la visiteuse dans un appartement éclairé ; un jeune homme, d'une complexion en apparence très délicate, y était étendu sur un canapé, où il paraissait plongé dans un profond sommeil.

—Je désirerais vous parler sans témoins, observa la dame en jetant un regard oblique sur le canapé.

—Nous sommes ici sans témoin, répondit le magnétiseur. Ce jeune homme, pour le moment, n'entend pas plus qu'un mort.

La dame, levant son capuchon, fixa sur M... un regard inquiet ; mais elle le vit sourire d'un air parfaitement calme et sûr de lui-même.

—Monsieur dit-elle, en s'asseyant, si ce que mon journal dit de votre talent est vrai, et j'ai lieu de croire mon journal bien informé, vous pouvez me rendre un service.

—Comptez sur ma bonne volonté, Madame, et veuillez me dire en quoi je puis vous être utile.

—Je viens vous consulter pour une jeune personne dont je suis à la fois la tante, la marraine et la tutrice, et que j'aime comme si elle était ma propre enfant. Sans paraître gravement malade, elle est en proie à de continuelles souffrances et à une mélancolie vraiment désespérante. On a consulté les meilleurs médecins ; mais j'ai appris à me défier de leurs oracles, je n'y crois point.

Ici la visiteuse s'interrompit un instant, et tirant de sa poche une papillote :

—Voici, reprit-elle, une boucle de ses cheveux ; on assure qu'avec cela, il vous sera facile de découvrir la cause du mal et d'en indiquer le remède.

—J'essaierai, répondit le magnétiseur ;

Et secouant le dormeur, il lui présenta la papillote à quelque distance du front, en disant :

—Qu'est-ce que ceci ?

Le somnambule se mit sur son séant, examina la papillotte sans pourtant ouvrir les yeux, puis il répondit en riant :

—C'est une farce.

—Une farce ! regardez bien !

Le somnambule concentra de nouveau son attention sur le morceau de papier, mais il répéta d'un air de conviction :

—C'est une farce ! quand je vous dis que c'est une farce !

—Mais qu'elle plaisanterie voyez-vous là-dedans ? demanda M. .. avec un geste d'impatience.

—Lisez et vous verrez, répondit le somnambule qui laissa retomber sa tête sur le dossier du canapé, comme s'il se rendormait.

—Ah ! je comprends, dit M. .., en examinant de près la papillotte ; en effet, c'est une farce : " On demande pour un ami une femme de vingt à vint-cinq ans....un physique confortable....la connaissance de l'orthographe."

—Vous voyez bien que c'est une plaisanterie, Madame.

—Dieu ! s'écria la dame, c'est un fragment de mon journal d'hier que j'aurai déchiré par distraction.

Elle déroula ce papier, lut à haute voix l'article qui s'y trouva contenu intégralement ; puis elle le remit dans sa poche, après en avoir ôté la boucle de cheveux qu'elle passa au magnétiseur.

Le somnabule en ce moment parut sortir de nouveau de sa léthargie, et il se mit à rire de de plus belle.

—Pourquoi donc riez-vous toujours ? demanda le magnétiseur en lui montrant la boucle de cheveux pour qu'il l'examinât.

—Je ris parce que cette dame vient ici pour nous demander un remède qu'elle a dans sa poche.

Ici la dame mit sa main dans une poche cachée sous sa pelisse, et elle retira pour la seconde fois le fragment de journal, avec une tabatière d'argent dans laquelle elle puisa une large pincée de poudre odorante.

—Oui, poursuivit le somnambule en continuant de rire, elle demande un remède pour la demoiselle à qui elle a coupé ses cheveux.—Le remède est facile à trouver, il se présente de lui même dans la papillote ; c'est un mari.

—Le médecin a dit absolument la même chose, pensa la dame en remettant la boucle de cheveux dans la papillotte.

—Mais dites-moi donc si la demoiselle a grande envie de se marier ? demanda-t-elle au somnambule.

Celui-ci déclara que pour répondre à cette question, il fallait qu'il vît la malade.

—Vous allez la voir à l'instant, répondit le magnétiseur ; il plaça un miroir devant le visage du somnambule, le toucha légèrement au front, et dit :

—Regardez, la voilà !

—Oh ! comme elle est jolie !..blonde !.... des yeux bleus !..mais elle est pâle et souffrante..

—Il n'est pas difficile de deviner cela, après avoir vu un échantillon de sa chevelure et m'avoir entendu déclarer qu'elle était malade,—pensa la dame, qui commença à croire qu'elle était la dupe d'une comédie.

Le magnétiseur s'en aperçut probablement, car il dit au somnambule :

—Pour nous prouver que vous la voyez bien et que vous ne vous trompez pas, ne pourriez-vous pas dire en quel lieu se trouve actuellement cette demoiselle ?

—Hum ! fit la dame en puisant de nouveau dans sa tabatière.

Le somnambule se tourna du côté de la fenêtre par où l'on apercevait le Saint-Michel de l'hôtel de ville ; ses yeux, retournés dans leur orbite, et clignotant comme ceux d'une chouette à l'aspect d'une vive lumière, restèrent fixés pendant quelques minutes dans cette direction ; puis déployant le doigt indicateur de la main droite :

—Elle est là dit-il.

—A combien de lieues, d'ici ? demanda la dame

Le somnambule sourit ironiquement :

—Vous n'ignorez pas qu'elle est à Bruxelles, Madame.

La dame laissa tomber la prise de tabac qu'elle tenait suspendue au niveau de son nez aquilin.

—Elle est à Bruxelles depuis fort peu de temps, poursuivit le somnambule. Voilà qu'elle ouvre sa malle de voyage ; voilà qu'elle en tire un petit livre vert doré sur tranche.

— C'est son Lamartine qui ne la quitte jamais, pensa la dame, de plus en plus étonnée.

— Je vois la première page de ce livre, je vois même que je pourrais épeler d'ici le nom qui y est tracé à la plume, c'est M... A... R...

— Assez ! interrompit la dame saisie par un tremblement nerveux et respirant à peine. M *** faites cesser cette vision, je vous en prie.

Le magnétiseur imposa silence au somnambule qui souriait d'un air de triomphe, et il le fit rasseoir sur le canapé ; puis s'adressant à la visiteuse :

— Mon sujet, dit-il, est doué ce soir, d'une clairvoyance extraordinaire ; si vous désirez lui faire encore quelques questions, je vous engage à saisir une occasion qui peut-être ne s'offrira plus. Vous n'avez à crainde aucune indiscrétion de sa part ; une fois éveillé, il aura tout oublié ; quant à moi, vous pouvez compter...

— Eh bien ! interrompit-elle, répétez-lui ma question de tout à l'heure : " La demoiselle a-t-elle un grand désir d'être mariée."

M. *** répéta la question à son sujet qui répondit sans hésiter :

— Non ; personne ne lui en a inspiré le désir jusqu'à présent ; elle a même refusé tous les partis qui se sont présentés...

— Il est sorcier, se dit tout bas la dame.

— ... Mais il existe une sympathie magnétique entre elle et le jeune homme dont il est parlé dans la papillote. Malheur à eux s'ils ne se rencontrent pas !... Mais, pour qu'ils se rencontrent, il suffit que vous le veuillez bien.

— Que faut-il faire ? demanda vivement la dame.

— Il faut que le jeune homme reçoive une lettre qui contienne le nom de la demoiselle signé par elle-même, et une boucle de ses cheveux. Soyez attentive à ces deux conditions ; car, si on les accomplit littéralement, la jeune fille est sauvée.

— Et si on ne les accomplit pas ? demanda la dame avec anxiété.

— Elle mourra" répondit le somnambule d'un ton lugubre.

La visiteuse jeta un cri et faillit se trouver mal... En cet instant, le somnambule sortit de son extase et promena autour de lui des regards hébétés. Il n'avait pas conservé le moindre souvenir de ce qui venait de se passer.

Mais la dame n'oublia pas le moindre incident de cette scène fort commune en magnétisme, et pourtant si peu croyable pour ceux qui n'ont jamais assisté à de semblables expériences.

Elle fit de sincères remercimens à M. *** ; elle tira de sa poche une seconde tabatière plus précieuse que la première, et voulut la lui donner ; mais le magnétiseur déclara qu'il n'accepterait ce cadeau que le jour où on lui annoncerait que le *remède* était trouvé et la malade guérie radicalement.

La bonne dame s'en retourna par le plus long chemin, afin de réfléchir et de laisser à la fraîcheur du soir le temps de calmer l'agitation fébrile qu'elle éprouvait encore.— Il y a pourtant quelque contradiction dans les paroles de ce jeune sorcier, se dit-elle en roulant entre ses doigts la papillote, où elle n'avait pas oublié de remettre la boucle de cheveux. Il a commencé par rire en disant : — C'est une farce ; mais il paraît qu'ensuite il a pris cette plaisanterie au sérieux, puisqu'il a formellement déclaré que la malade était perdue si l'on n'y répondait pas. Je crois pourtant à ses avis, quoiqu'ils coïncident avec ceux de la médecine. Le moyen de ne pas y croire ? N'a-t-il pas vu le livre que nous avons mis dans la malle ce matin avant notre départ ?... N'a-t-il pas prononcé les premières lettres de mon nom, du nom que j'ai donné à cette chère enfant sur les fonts de baptême ?... Oui, oui, il faut que je me résigne à suivre le conseil de point en point ; il faut que dès ce soir ... Mais comment surprendre sa signature pour une pareille lettre ? Comment éviter de compromettre le nom de ma nièce ?... — Bah ! je trouverai quelque expédient au fond de mon sac ; il ne sera pas dit que nous aurons fait un voyage inutile. — Ah ! mademoiselle il vous faut un mari, pour vous empêcher de mourir ! Eh bien, ce ne sera pas ma faute, si vous ne vivez pas.

Après s'être ainsi parlé à elle-même, la bonne dame qui ne manquait ni de finesse ni d'imagination, et qui aimait sa nièce de toute son âme, se mit à combiner dans sa tête cent projets plus romanesques les uns que les autres ; mais, au moment où elle rentra à l'hôtel de Brabant, à huit heures sonnantes, elle ouvrit sa tabatière avec un air d'assurance et un sourire qui prouvaient qu'elle venait d'arrêter un plan dont elle était satisfaite.

Le lendemain, vers la fin de la journée, Paul reçut de la part de son ami le journaliste, une lettre cachetée que je vais reproduire ici textuellement.

" A Monsieur Z. Y. X. — Si le portrait de
" votre ami n'est point flatté, il est inconcevable
" que vous ayez dû recourir à un moyen aussi
" extraordinaire pour lui trouver une femme.
" Cette idée est assez bizarre pour faire naître
" des doutes sur la rectitude du jugement de ce-
" lui qui l'a imaginée. Si, cependant, l'avis était
" sérieux, ce qui, après tout, n'est pas absolu-
" ment impossible, je vous engagerais à remet-
" tre cette lettre à votre ami même, en l'invitant
" à ne pas dédaigner l'indication que voici : —
" Il est, dans un rayon de huit lieues, Bruxelles
" prise pour centre, une jolie montagne, voisine
" d'une petite ville, et d'où l'on découvre un
" panorama. Là se trouve une chapelle dédiée
" à la Vierge. Chaque samedi, vers le soir, une
" jeune fille y vient prier.
" Heureux celui qu'elle aimera !
" Si votre ami est tel que vous le dépeignez,
" elle et lui doivent se convenir.
" Il pourra, Dieu aidant, la reconnaître à ce
" signe :
"—Belle comme la rose des bois ;
"—Simple comme la marguerite des prés.
" *P. S.* Vous trouverez ci-incluse une mèche
" de ses cheveux. C'est un talisman qui doit
" amener la réunion du jeune homme et de la
" jeune fille."

Cette lettre, ainsi qu'on le voit, ne portait aucune signature apparente ; devinant que c'était une réponse à l'avis saugrenu inséré dans le journal, Paul la mit, sans l'ouvrir, dans la poche de son gilet, se réservant de la lire en même temps que les autres lettres qu'il supposait devoir arriver encore. Mais il n'en vint aucune autre, et il oublia complètement celle qu'il avait serrée dans sa poche, peu curieux de savoir ce qu'elle contenait.

Firmin Lebrun.

(*A continuer.*)

Chances de longevite.

C'est un préjugé sans fondement, celui qui porte à supprimer des chances pour une longue carrière, dans un régime de vie exempte de peines et de labeurs. La loi du travail est celle de l'existence humaine ; c'est le travail qui provoque la réaction de l'organisme, le jeu des forces agissantes, qui endurcit les membres : *labor siccat*. La plupart des hommes qui ont dépassé la centième année ont mené une vie fort active et même dure. Ainsi cet Ecossais nommé Henri Jenkins, qui vécut six ans de moins que l'Ecriture n'en donne à Abraham, était un misérable pêcheur qui traversait encore, à 100 ans, les rivières à la nage. On l'appela un jour en témoignage pour un fait passé depuis 140 ans, et il comparut avec ses deux fils, dont l'un avait 102 ans, et l'autre 100 ans. On voit encore dans l'église de Boulon, près de Richmont, dans l'Yorkshire, son épitaphe, posée en 1670, année de sa mort. Le Norwégien Drachamberg, mort à 146 ans, avait été voyageur, soldat et esclave en Barbarie. Le sieur de la Haye, mort à 120 ans, avait parcouru à pied les indes, la Chine, la Perse et l'Egypte : chez lui, on put remarquer une lenteur excessive dans l'évolution de ses divers âges : le mouvement vital sembla vouloir retarder les phases décisives de l'existence physiologique ; ce centenaire n'était devenu pubère qu'à 50 ans, et, marié à 70, il avait eu cinq enfans.

Presque tous les Nestors dont les vies sont consignées dans les écrits de la science, ont été des paysans pauvres, travaillant beaucoup, tantôt sobres, tantôt intempérans, plus souvant chastes qu'adonnés aux femmes, presque toujours joyeux et insoucians, ne songeant point au lendemain, ne craignant jamais la peine, se confiant au hasard en toute sécurité, et prenant avec une égale indifférence la douleur et le plaisir, le bien et le mal, la faim et la soif, la chaleur et la froidure. En général, les fermiers, les laboureurs et les jardiniers, qui cultivent un terrain facile et profitable, les gentilshommes et les bourgeois de campagne, les ecclésiastiques sans ambition, les marins et les pêcheurs, les menuisiers, les ébénistes et autres ouvriers dont le travail s'exerce sur des matières propres, qui ne font pas de poussière, et qui exigent un exercice modéré, sont ceux qui vivent le plus long-tems.

Selon Haller, la sobriété est une des qualités qui distinguent les centenaires. *Nunc longè plerique eorum sobrii fuerunt strictique victus.* Thomas Pare mourut à l'âge de 152 ans, et l'on peut dire d'une manière inopinée : car les faveurs royales, l'ayant comblé, interrompirent sa sobriété, pour le jeter dans l'abondance qui causa sa perte. D'après le même auteur, les anciens Suédois parvenaient à une longue carrière ; mais, depuis que les enfans se sont relâchés de la tempérance salutaire des aïeux, ils n'atteignent plus le nombre d'années auquel parvenaient ceux-ci. Il en est de même des Norwégiens, dont la vie a diminué en proportion de leurs excès en boissons fermentées. Tandis qu'autrefois on les voyait, septuagénaires, se livrer avec vigueur à la culture des terres, ils sont aujourd'hui énervés à l'âge de 50 ans. L'abus des boissons fermentées, surtout s'il va jusqu'à l'ivresse, donne naissance à une foule de maladies locales de l'estomac, des intestins, à la folie aux tremblemens, et à beaucoup d'autres maladies qui amènent l'abrutissement et une vieillesse précoce.

On a observé aussi que les soldats d'infanterie, qui ont survécu aux fatigues et aux dangers de la guerre, sont ordinairement remarquables par le grand âge auquel ils parviennent, et par leur constitution forte et vigoureuse. Les recherches plus récentes de M. Blach, membre du collége des médecins de Londres, ont prouvé que la moyenne des âges de 100 fileurs n'est que de 26 ans 17/100, tandis que celle des soldats est de 32 ans 67/100. La régularité à laquelle ces derniers ont dû s'accoutumer, l'habitude de se tenir droit et de marcher de même, doivent entrer pour beaucoup dans ce résultat. Les travaux statistiques de M. Villermé ont prouvé que les différences de mortalité dans les différens quartiers de Paris dépendaient peut-être moins de l'air, du sol, de l'eau et de l'habitation, que de l'aisance unie au travail ; et qu'il a plus de mortalite dans les villes peuplées par les riches, sans occupations, que dans celles où règne une industrie qui amène le bien-être à sa suite. Il est évident que, pour parvenir à un tel résultat, il ne faut pas que le travail soit de nature à briser le courage : la vie se trouve alors prodigieusement abrégée, comme chez le nègre, surnommé à la manière d'une bête de somme. La mortalité des hommes de couleur des colonies anglaises, par rapport à celle des nègres qui servent dans l'armée de la même nation, et qui par conséquent sont moins tourmentés, est dans la proportion de cinq ou six noirs esclaves sur un noir libre. Ceci amène à sonder une des plaies de notre civilisation actuelle, l'affaiblissement du chiffre de longévité des classses laborieuses, tandis que, pour les classes aisées, ce chiffre a atteint depuis plusieurs siècles une progression croissante.

D'après M. Villermé, la mortalité relative en France était, en 1780, de 1:29 ; en 1802, de 1:30 ; en 1820, de 1:39. MM. Benoiston de Châteauneuf, Odier et Serre Malte, ont fourni des documens plus étendus, et leurs calculs remontent au 16e siècle. Voici, du reste, ces documens authentiques, qui prouvent qu'à notre époque la mortalité est moins considérable qu'auparavant, et la vie moyenne plus assurée :

	Durée probable de la vie humaine.		*Durée moyenne de la vie.*	
	16e siècle,	4 ans 9 mois.	18 ans	5 mois
	17e	7 11	23	4
1e moitié	18e	27 3	32	8
2e moitié	—	32 4	33	7
	1801-13,	37 10	38	6
	1815-26,	45 10	38	10

Il est donc certain que le bien-être est devenu plus général : une classe nouvelle, composée de citoyens aisés, qui possèdent les choses nécessaires à la vie, est née de l'ancienne aristocratie, et les jouissances, qui étaient auparavant le privilége de la grande richesse, sont descendues peu à peu dans presque toutes les familles de la classe moyenne. Chez celle-ci, le chiffre de la moyenne de la vie humaine s'est élevé ; voilà un grand progrès, le plus considérable qui se soit jamais accompli. Mais, par malheur, la population laborieuse des villes, le peuple salarié des fabriques, n'a pas pris part à ce bénéfice ; l'accroissement de la moyenne de la vie ne profite en rien aux classes pauvres ; on y meurt plus d'une fois plus vîte que dans les classes aisées. Ainsi à Mulhouse, d'après les curieuses recherches de M. Achille Pénot, les probabilités de la vie, qui sont, pour les enfans de négocians et de gens aisés, de 29 ans environ, ne sont que de 2 ans pour les enfans de l'industrie cotonnière. La moyenne générale de la vie a considérablement diminué, dans cette ville de 1812, où elle était de 25 ans 9 mois 12 jours, à 1827, où elle était descendue à 21 ans 9 mois. En Angleterre, en Irlande et en Ecosse, c'est bien pis encore. Les habitans de Glensheil, dans les environs de la ville de Dundee, dit un rapport, se distinguaient autrefois de tous leurs voisins par la supériorité de leurs qualités physiques ; les hommes étaient de haute stature, robustes, actifs, courageux, et vivaient longtems ; les femmes, avenantes et gracieuses, et les deux sexes possédaient un goût extraordinaire pour la poésie et la musique. Maintenant, hélas ! une longue épreuve de la pauvreté, la privation prolongée de nourriture suffisante, de vêtemens convenables, ont profondément détérioré cette race, qui était remarquablement belle.

Paracelse lui-même, ce chercheur fanatique de la poudre merveilleuse qui devait rajeunir éternellement l'espèce humaine, n'a pas laissé de vanter, dans ses monumens lucides, l'influence de la tranquillité de l'esprit, du calme des passions, pour parvenir à un âge avancé. Il répondait aux alchimistes de son tems, fiers de leur vieillesse, dont ils faisaient honneur soit à leurs propres recettes, soit à leurs voyages : " Si, à toutes choses, vous joignez la pratique des vertus et des bonnes pensées (*boni spiritûs*), votre santé deviendra meilleure." Le régime moral, en effet, est plus important encore que celui que nous venons d'indiquer, parcequ'il le suppose, et qu'il se résume en ces mots : tempérance, empire sur soi-même, force et pureté de l'âme.

Les passions violentes, telles que la colère, la haine, l'envie, la vengeance, la jalousie, et les affections tristes ou sombres, comme les craintes, les chagrains, l'amour malheureux, l'anxiété et les soucis rongeans ou les désirs effrénés, abrègent beaucoup les années. " Je considère, c'est Haller qui parle, comme bien propre à hâter la ruine de l'organisme, ce tempérament âcre, cet esprit irritable qui ne peut pas plus se consoler des injures et des adversités que les tissus fibreux du pied ne peuvent se guérir de la podagre." Stahl a également observé que les sujets très-sensibles parviennent rarement à une longue vie. Aussi, allons-nous voir bientôt que la ténacité de la vie est le privilége de ces hommes d'élite qui, ayant trempé de bonne heure leurs ames, soit dans une philosophie saine et pratique, soit dans une éducation fortement chrétienne peuvent sentir vivement, mais, réagissant sur les infortunes de ce monde, se rendent indépendans des coups du sort pas une fermeté de caractere fondée sur une juste appréciation der hommes et des choses. Avec ces conditions, la longévité peut s'associer aux grands travaux de l'esprit. Numa, Solon, Sophocle, Xénophon, atteignirent la centième année :

Tel Sophocle à cent ans charmait tantôt Athènes !

Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines !

On serait porté à penser, d'après les exemples suivans, que la vie philosophique prolonge souvent la durée de l'existence. Platon, Protagoras d'Abdère, Diogène le Cynique et Caton l'Ancien moururent octogénaires ; Démocrite, Xénophon, Zénon Citien vécurent plus de cent ans. Mais passons à des exemples plus modernes.

Nicolas Léonicenus, véritable restaurateur de la médecine hyppocratique, et celui de tous les médecins qui, au 16e siècle, contribua le plus à renverser le despotisme des Arabes, enseigna la médecine à Padoue, à Ferrare, jusqu'à l'âge de quatrevingt-seize ans. Pendant cette longue carrière, il jouit d'une santé parfaite avec toute la vigueur de son esprit, avantages qu'il devait à sa modération et à la régularité de ses mœurs. Quelqu'un lui demandait, un jour, la raison de la santé dont il avait toujours joui ; il répondit : " L'innocence de ma vie m'a, jusqu'à présent, conservé les forces de l'âme, et la tempérance celles du corps." Si beaucoup d'hommes de génie, dont le développement intellectuel s'est fait de bonne heure, ont été bien vieux, et sont morts persque à la fleur de leurs ans, comme, Pascal, Descartes, etc., il en est beaucoup d'autres sur la tête desquels la vieillesse a posé sa couronne d'honneur, selon l'expression des livres bibliques. Dominique Gassini remplit une carrière de quatre-vingt-sept années sans avoir jamais été malade ; Rnysch vécut quatre-vingt-quatorze ans, et Morgagni donnait des leçons publiques d'anatomie, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

(Extrait de l'*Hygiène des familles* par le docteur Francis Devay.)

LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 8 JANVIER, 1847.

Du besoin d'un sentiment national en Canada.

Réjouissons-nous ! L'inquiétude et la fièvre du progrès, gagne nos compatriotes d'un bout du Canada à l'autre et grâces à la contagion notre pays semble se réveiller enfin de son engourdissement léthargique, et disposé à se lancer tout de bon sur la grande voie des améliorations matérielles.

Il en est temps, car si nous fussions demeurés dans l'état de stagnation et dans l'ornière profonde ou nous dormons depuis quelques années, notre Canada serait bientôt devenu un vrai musée d'antiquités bon tout au plus à satisfaire la curiosité des amateurs de vieilleries et des sexagenaires cacochimes. Il n'en sera pas ainsi, Dieu en soit loué ! le vent de la civilisation, de l'industrie, de l'activité, du bien-être moral et matériel souffle sur les bords du St. Laurent.

Le Canada veut participer à la régénération universelle qui semble la destinée, et le grand acte providentiel des sociétés modernes du 19e siècle. Il veut être régénéré par l'intelligence, par l'éducation, répandue dans toutes les classes de sa population, par l'amélioration de son système de culture, l'exploitation bien entendu de ses immenses richesses agricoles, par le développement de ses ressources industrielles. Il veut être régénéré matériellement par de bonnes routes, de bons chemins en été comme en hyver, des chemins de fer, des télégraphes électro-magnétiques, enfin par toutes espèces de facilités et améliorations dans les communications.

Tout en nous réjouissant de cette métamorphose dans nos mœurs, dans l'intérêt général, nous devons nous prononcer contre l'esprit étranger de l'émigration et l'esprit sectionnaire et de localité qui nous menace et qui semble vouloir arrêter plus d'un grand et utile projet, plus d'une entreprise avantageuse. Il faut bien le dire, ce qui manque aujourd'hui à notre pays, c'est un esprit public national, c'est enfin une nationalité canadienne. Il y a sur le coin de terre où nous vivons des gens venus de toutes les parties du monde, conservant toujours les usages, les mœurs et les préjugés nationaux portant chacun un cachet originel, qui en adoptant le Canada pour patrie, ne le considèrent nullement et ne le traitent pas du tout comme la patrie ; il y a de ces gens, qui en se disant Canadiens ne nous parlent que, qui de la belle Angleterre, qui de la verte Erin, qui des montagnes et des High-lands de l'Ecosse ; il y a enfin une partie de la population qui ne voit dans la colonie que ce qui peut rehausser la gloire ou augmenter la fortune métropolitaine.

Appartenir à un grand empire, c'est beau, c'est glorieux c'est bien. Mais dans la recherche des moyens d'augmenter la prospérité du Canada, il faut s'occuper des intérêts canadiens d'abord et en premier lieu ; la question des intérêts métropolitains est pour nous une question secondaire tout comme en Angleterre on s'occupe des Colonies qu'après que les intérêts nationaux de la métropole ont été sauve-gardés, et seulement qu'en autant qu'elles augmentent la puissance de l'empire. L'Esprit d'intérêt est un des traits qui font saillie dans le caractère des nations comme dans celui des individus. Pour ceux qui sont nés ici et qui commencent à entrevoir l'avenir offert aux pays de ce continent, voulant prendre part au mouvement général de perfectionnement qui s'opère autour de nous, l'intérêt canadien prend chaque jour de l'importance—et c'est une grande et noble pensée que celle d'une nationalité canadienne, d'un peuple qui sent la grandeur de sa destinée et qui veut travailler à se rendre digne de son rôle. C'est pourquoi n'en déplaise aux nouveaux venus au milieu de nous, nous voudrions voir ceux qui adoptent le canada pour patrie, se faire un peu plus canadiens, s'identifier de bon cœur avec les intérêts du pays, et travailler sans arrière pensée, à son avenir social et politique. Surement le Canada doit devenir quelque chose un jour, il ne sera pas toujours un enfant à la lisière sans forces et sans volonté à lui. Après avoir eu les misères de l'enfance, il aura lui aussi ses grands jours, ses années de force et de puis-